

le poète ose crier son indignation, mais il ne doit pas arrogant, la subjectivité du poète doit se fondre dans l'expression du nous: elle a "des yeux tout le tour de la tête" (p. 173). Il en découle une importance problématique accordée à la personne du poète à qui il incombe désormais une intervention sacrée sur le monde. Ce rôle d'animateur de la collectivité fait l'objet de très nombreux poèmes; c'est pourquoi ici s'accumulent, comme si l'on avait eu peur de ne pas bien saisir la nécessité de toute poésie, les "arts poétiques" et les "portraits du poète" à l'oeuvre (une bonne dizaine de textes dans *La mer en feu*). Quelque chose ne va pas de soi; le poète ne se sent pas à l'aise dans le rôle qu'il s'est attribué et qu'il sent le besoin de réaffirmer au moindre détour. Si l'autre poète, Gérard Leblanc celui-là, qui signe la préface du livre, dit avoir été inspiré et profondément changé par les textes de Raymond Guy LeBlanc, c'est sans doute parce que ces derniers confirmaient le témoignage privilégié, sacré, inaugural, que devaient être les oeuvres des poètes pour l'avenir de tout un peuple.

La mer en feu est donc l'histoire fragmentée d'une époque peut-être à moitié révolue, celle de la quête identitaire et du discours collectif. Il était important que ces textes soient aujourd'hui réédités,

dans la cohérence de leur charge idéologique, pour qu'apparaissent clairement à la fois leur richesse qui nous fait toujours vibrer et leurs limites pourtant si claires.

François Paré
University of Guelph

Simone Rainville.

Madeleine ou la rivière au printemps.
Éditions d'Acadie. 1995. 196 p.

Madeleine ou la rivière au printemps est le premier roman de Simone Rainville, un roman épistolaire regroupant 26 lettres de Madeleine à son beau-frère et amant Louis, pendant les années 1953-1955. Nous découvrons sous la plume de la narratrice non seulement une histoire d'amour impossible, mais aussi une peinture de l'époque, en particulier dans les camps de bûcherons au Nouveau-Brunswick. D'autre part, la narratrice nous fait part, grâce à cette technique d'introspection qu'offrent la lettre intime et le journal personnel, une véritable étude de la condition de la

femme. *Madeleine*, histoire de confidences, est avant tout un roman psychologique. La jeune institutrice, tout juste mariée et attendant son premier enfant, fait la connaissance de Louis, son beau-frère, jeune prêtre. La relation évolue vite de la fraternité, de l'admiration, de l'échange intellectuel, à une amitié tendre, puis à une passion dévorante: l'amour est comme une rivière au printemps, qui ne fait que prendre de la force. Mais tous les interdits sont contre eux, et leur conscience ne les épargne pas. C'est pendant ce que Madeleine appelle son "exil," où elle passe de longs mois dans un champ de bûcherons avec son mari, que commence la correspondance entre les deux amants. A travers ses lettres, Madeleine ose enfin analyser ses sentiments et les événements des derniers mois. Elle reconstitue pour son Louis languissant sa vision, sa perception des choses. C'est à la fois pour s'expliquer envers lui et pour mieux se comprendre elle-même qu'elle entreprend cette thérapie littéraire qui lui permet d'oublier les conditions difficiles de sa vie au milieu des bois et de l'hiver. Si les lettres de Louis n'apparaissent pas dans le roman, le jeune homme est par contre très présent en filigrane car Madeleine répond à ses questions, lui parle, lui fait toutes sortes de remarques. Madeleine

ajoute à ses envois une reconstitution de leur amour, par chapitre, écrivant ainsi ce qu'elle nomme "leur roman." Elle glisse également des épisodes de la vie au camp, chronique pleine d'humour et de vie, car, d'une part, Louis va faire la lecture de ces lettres à son entourage, d'autre part, ces chroniques permettent de cacher les lettres d'amour, de donner une raison à cette correspondance.

Si l'histoire d'amour reste impossible, par contre le couple, à travers ces lettres, apprend à s'aimer d'un amour plus spirituel, d'une façon qui leur permet de se voir désormais sans crainte ni d'eux-mêmes, ni des autres.

Martine Jacquot
Université d'Acadie